

*Extraits, en lecture simple, concernant Monsieur de Talleyrand tirés des livres suivants*

- Récits d'une tante : mémoires de la comtesse de Boigne, née d'Osmond. Tome II. 1815. L'Angleterre et la France de 1816 à 1820 / publiés intégralement, d'après le manuscrit original- E. Paul (Paris) - 1921-1923
- Récits d'une tante : mémoires de la comtesse de Boigne, née d'Osmond. Tome III. De 1820 à 1830 / publiés intégralement, d'après le manuscrit original- E. Paul (Paris) - 1921-1923
- Récits d'une tante : mémoires de la comtesse de Boigne, née d'Osmond. Tome I. Versailles. L'Emigration. L'Empire. La Restauration de 1814 / publiés intégralement, d'après le manuscrit original- E. Paul (Paris) - 1921-1923
- Récits d'une tante : mémoires de la comtesse de Boigne, née d'Osmond. Tome V. Fragments. Mort de Monseigneur le duc d'Orléans (1832). Mort de Madame Adélaïde (1847). Chute de la monarchie d'Orléans (1848). Correspondance inédite. Index général alphabétique / publiés intégralement, d'après le manuscrit original- E. Paul (Paris) - 1921-1923
- Récits d'une tante : mémoires de la comtesse de Boigne, née d'Osmond. Tome IV. Fragments. Une semaine de juillet 1830. Expédition de Madame la duchesse de Berry en 1832. Fontainebleau en 1834. Mariage de Monseigneur le duc d'Orléans en 1837. Ouverture de Versailles. Mort de Monsieur de Talleyrand en 1838. Mort de la princesse Marie d'Orléans, duchesse de Wurtemberg (1839) / publiés intégralement, d'après le manuscrit original- E. Paul (Paris) - 1921-1923

Gallica 2, Bibliothèque Nationale de France

### **Monsieur de Talleyrand**

.....Je viens de prononcer le nom de monsieur de Talleyrand, mais je ne me hasarderai pas à en parler. Je ne chercherai pas à estomper un caractère qui appartient au burin de l'histoire ; ce sera elle qui pèsera les torts de l'homme privé avec les services de l'homme d'Etat et fera pencher la balance

*quatrième partie L'empire – chapitre VI p 252*

### **Conseil chez le prince de Talleyrand**

.....Ils m'apportèrent un billet de monsieur de Nesselrode. En s'excusant de ne pouvoir venir il m'envoyait à sa place un papier qui disait-il obtiendrait facilement son pardon, en attendant que lui même vint le chercher le soir. C'était la déclaration qu'on allait afficher et qui annonçait l'intention des Alliés de ne traiter ni avec l'Empereur ni avec aucun individu de sa famille. Elle était le résultat de la conférence tenue chez monsieur de Talleyrand au moment où l'empereur Alexandre y était arrivé. Il l'avait commencée par ces mots :

« Eh bien ! nous voila dans ce fameux Paris, c'est vous qui nous avez amenés, monsieur de Talleyrand. Maintenant il y a trois partis à prendre : traiter avec l'Empereur Napoléon, établir la Régence ou rappeler les Bourbons.

- L'Empereur se trompe répondit monsieur de Talleyrand ; il n y a pas trois partis à prendre ; il n'y a qu'un à suivre et c'est le dernier qu'il a indiqué. Tout puissant qu'il est, il ne l'est pas assez pour choisir. Car, s'il hésitait, la France, qui attend ce salaire des chagrins et des humiliations qu'elle dévore en ce moment, se soulèverait en masse contre l'invasion, et Votre Majesté Impériale n'ignore pas que les plus belles armées se fondent devant la colère des peuples.

Hé bien ! reprit l'Empereur, voyons donc ce qu'il y a à faire pour atteindre votre but ; mais je ne veux rien imposer, je ne puis que céder aux voeux exprimés du pays.

— Sans doute, Sire ; il ne faut que les mettre dans la possibilité de se faire entendre.

Ce dialogue me fut rapporte, le lendemain même, par un des assistants au Conseil.

Le comte de Nesselrode vint le soir ; je laisse à penser s'il fut bien accueilli....

*quatrième partie La Restauration de 1814 chapitre I pp 297-298*

### **Billet du prince de Talleyrand. Craintes des Allies.**

Ce fut dans cette soirée du jeudi que monsieur de Nesselrode me dit :

« Voulez-vous voir les documents sur lesquels nous avons hasardé la marche sur Paris?

- Assurément.

- Tenez, les voila”.

Et il tira de son portefeuille un très petit morceau de papier déchiré et chiffonné sur lequel il y avait écrit en encre sympathique: « Vous tâtonnez comme des enfants quand vous devriez marcher sur des échasses. Vous pouvez tout ce que vous voulez; veuillez tout ce que vous pouvez. Vous connaissez ce signe ; ayez confiance en qui vous le remettra ».

Je ne crois pas me tromper d'un mot: ce billet, écrit par monsieur de Talleyrand, après la retraite des Allies de Montereau, leur arriva près de Troyes, et les instructions données au porteur de cette singulière lettre de créance influèrent beaucoup sur la décision qui ramena les Allies sur Paris.

Toutefois, ce qui les décida, c'est que la retraite était plus facile, pour quitter la France par la Flandre que par la Champagne déjà épuisée, irritée et prête à se soulever contre eux...

*quatrième partie La Restauration de 1814 chapitre II pp 303-304*

## **On prend la cocarde blanche**

Depuis plusieurs jours, on discutait vivement pour savoir si l'armée garderait la cocarde tricolore ou si elle prendrait officiellement la cocarde blanche. Le due de Raguse réclamait avec chaleur la parole, à lui donnée, qu'elle conserverait le drapeau consacré par vingt années de victoires. L'empereur Alexandre, protecteur de toutes les idées généreuses, appuyait cette demande. Elle était activement combattue de tous ceux qui, par intérêt ou par passion, voulaient une contre-révolution ; le choix de la cocarde était le signal du retour des anciens privilèges ou de la conservation des intérêts créés par la Révolution.

Monsieur de Talleyrand, trop homme d'état pour ne pas apprécier l'importance de cette question, aurait certainement, s'il avait libre de la juger, décidé en faveur des couleurs nouvelles. Mais il connaissait nos princes et leurs entours ; il savait combien ils tenaient aux objets extérieurs. Il était trop fin courtisan pour vouloir les heurter ; il attachait le plus grand prix à conquérir leur bienveillance, et, rappelant ses vieux souvenirs, il était redevenu l'homme de l'Oeil de Boeuf. Il amusa le due de Raguse par de bonnes paroles, de fausses espérances. Pendant ce temps, il décida le vieux maréchal Jourdan à faire prendre la cocarde blanche à Rouen, sur l'assertion que les soldats de Marmont la portaient. Une fois adoptée par un corps d'armée, la question était tranchée.

*quatrième partie La Restauration de 1814 chapitre II pp 334-335*

## **Monsieur de Talleyrand est mal reçu**

Les entours du Roi se trouvaient presque tous faisant de l'étiquette pour la première fois. Ils avaient un zèle de néophytes et, malgré leurs noms féodaux, toute la morgue et l'insolence de parvenus. L'empereur Alexandre ne fut pas la seule personne revenue mécontente de sa visite à Compiègne.

Monsieur de Talleyrand, auquel le Roi devait le trône, fut froidement reçu par lui, tout à fait mal par Madame, et le Roi évita de lui parler d'affaires avec une telle affectation qu'après un séjour de quelques heures il repartit, comme un courtisan ayant fait sa cour à Versailles; fort embarrassé de n'avoir, en sa qualité de ministre et de chef de parti, aucune parole à rapporter à ses collègues et à ses associés.

Les maréchaux de l'Empire furent mieux accueillis....

*quatrième partie La Restauration de 1814 chapitre V p 344*

## **Préventions contre monsieur de Talleyrand**

Nous nous aperçûmes promptement que les grands services rendus par monsieur de Talleyrand offusquaient monsieur de Blacas. Lui seul gouvernait le Roi et il ne voulait admettre aucun partage à cet empire. Les préventions de la famille royale peut-être justifiées par la conduite précédente du prince de Talleyrand mais que les événements récents auraient du effacer, ne servaient que trop bien les vues du favori. Tout le monde vit bientôt ce que monsieur de Talleyrand lui même avait reconnu dès sa visite à Compiègne. Des obligations trop publiques pour être niées gênaient le Roi et il n'avait de crédit et de force à espérer qu'en les puisant en dehors des Tuileries. Il ne cherchait pas à se faire l'homme de la France car, elle aussi, avait de trop grandes préventions contre lui, mais il essaya de se rendre indispensablement nécessaire par son influence sur les étrangers.

*quatrième partie La Restauration de 1814 chapitre VI p 359*

## **Attitude de monsieur de Talleyrand**

....Il est certain que, dès le premier jour, monsieur le duc d'Orléans, sans conspirer contre eux, (les princes de la famille royale) j'en ai la ferme conviction, a évité de s'assimiler à leurs allures et que toute son attitude a été celle d'un homme bien aise qu'on le croie dans l'opposition.

*Un document en lecture seule du site [www.talleyrand.org](http://www.talleyrand.org)  
Source Bibliothèque Nationale de France <http://gallica.bnf.fr>*

Monsieur de Talleyrand était bien près de suivre la même route. S'il avait eu autant de considération dans le pays qu'il y avait d'importance, il n'aurait pas hésité ; mais la Restauration était trop son ouvrage pour qu'il osât s'en séparer à l'occasion de griefs personnels. Rebuté par tous les dégoûts dont l'abreuvait le château, il désira s'éloigner et se nomma lui-même pour assister au congrès de Vienne où la grandeur des négociations et la présence des souverains justifiaient celle du ministre des affaires étrangères.

J'allais souvent chez monsieur de Talleyrand. Son salon était très amusant. Il ne s'ouvrait qu'après minuit, mais alors toute l'Europe s'y rendait en foule ; et, malgré l'étiquette de la réception et l'impossibilité de déranger un des lourds sièges occupés par les femmes, on trouvait toujours à y passer quelques moments amusants ou au moins intéressants, ne fût-ce que pour les yeux.....

*quatrième partie La Restauration de 1814 chapitre VIII p 383*

### **Démission de monsieur de Talleyrand**

Les élections de 1815 se firent dans un sens purement royaliste; la noblesse y siégeait en immense majorité.....

Cette Chambre, que dans les premiers temps le Roi qualifia d'introuvable, se montra folle, exagérée, ignorante, passionnée, réactionnaire, dominée par des intérêts de caste.

Les députés, en arrivant, n'étaient pas encore montés au point d'exagération où ils parvinrent depuis. Toutefois, Fouché tomba devant leurs inimitiés, même avant l'ouverture de la session. Ils montrèrent aussi de grandes répugnances pour monsieur de Talleyrand. Peut-être aurait-il osé les affronter s'il avait été soutenu par la Cour. Mais Monsieur se laissait dire tout haut par le duc de Fitz-James « Hé bien, monseigneur, le vilain boiteux va donc la danser ? » et approuvait du sourire ce langage contre un homme qui, deux fois en douze mois, avait remis la maison, de Bourbon sur le trône.

De son côté, le roi Louis XVIII trouvait de si grands services bien pesants et ressentait le sacrifice qu'il avait du faire en éloignant le Comte de Blacas. Par-dessus tout, l'empereur Alexandre, de protecteur zélé qu'il était de monsieur de Talleyrand en 1811, était devenu son ennemi capital. Il céda devant tant d'obstacles réunis ; il offrit une démission qui fut acceptée avec plus d'empressement peut-être qu'il n'avait compté....

*Cinquième partie Chapitre VIII pp 101-102*

Monsieur de Talleyrand s'est quelquefois vanté de s'être retiré pour ne pas signer le cruel traité imposé à la France. Le fait est qu'il a succombé sous les malveillances accumulées que j'ai déjà signalées....

*Cinquième partie Chapitre IX p 108*

### **Faveur du prince de Talleyrand**

....revenons au printemps de 1818.

J'avais laissé monsieur de Talleyrand honni au pavillon de Marsan ; je le retrouvai dans la plus haute faveur de Monsieur et de son monde. Elle éclata surtout aux yeux du public à un bal donné par le duc de Wellington où les princes assistèrent.

Je me le rappelais l'année précédente dans cette même salle, se traînant derrière les banquettes pour arriver jusqu'à la duchesse de Courlande ; elle lui avait réservé une place à ses côtés où personne ne vint le troubler. Monsieur le duc d'Angoulême, seul de tous les princes, lui adressa quelques mots en passant ; mais, cette fois, l'attitude était bien changée. Il traversait la foule qui s'écartait devant lui; les poignées de main l'accueillaient et le conduisaient droit sur Monsieur ; monsieur le duc de Berry s'emparait de cette main si courtisée pour ne la céder qu'à Monsieur. Les entours étaient également empressés.

Je n'ai pas suivi le fil de cette intrigue dont le résultat se déployait avec tant d'affectation sous nos yeux. J'ai peine à croire que monsieur de Talleyrand eut flatté les vœux de Monsieur qui, à cette époque, désirait par-dessus tout le maintien de l'occupation.

Monsieur de Talleyrand était trop habile à tâter le pouls du pays pour ne pas reconnaître que la fièvre d'indépendance s'accroissait chaque jour et ferait explosion si on ne la prévenait ; mais certainement il s'unissait à toutes les intrigues pour chasser le duc de Richelieu et c'était là un suffisant motif d'alliance.

*Cinquième partie Chapitre XV pp 288-289*

### **Le duc de Rovigo et le prince de Talleyrand**

J'ai dit ailleurs, je crois, les relations que madame du Cayla avait entretenues sous l'Empire avec le duc de Rovigo et dont l'extraordinaire ressemblance de son fils témoignait fort indiscretement.

Depuis que l'immense crédit de la favorite était si bien établi, le duc de Rovigo l'assiégeait de ses réclamations. Il voulait être réhabilité à la Cour, employé dans son grade et rentré dans les voies du pouvoir, menaçant, si elle ne réussissait pas à obtenir ce qu'il souhaitait de publier une correspondance qui non seulement était tendre pour Rovigo mais encore très confiante pour le ministre de la police et prouvait qu'elle n'avait pas attendu la Restauration pour jouer le rôle le plus honteux et en recevoir un salaire.

Elle ne savait comment se tirer de cet embarras. Elle n'avait aucune envie de rétablir la position du duc de Rovigo dont la présence lui était insupportable mais elle craignait encore davantage de l'exaspérer.

Comme il prétendait toujours que sa conduite dans l'affaire de la mort de monsieur le duc d'Enghien avait été la plus innocente du monde, il exigea qu'elle se chargeât de l'expliquer au roi. Elle se fit répondre par sa majesté que si Monsieur de Rovigo parvenait à persuader le public, il lui accorderait ses bonnes grâces. En conséquence, monsieur de Rovigo se mit à l'œuvre et fit une relation soi-disant justificative, où il s'incriminait de la façon la plus odieuse tout en chargeant monsieur de Talleyrand très gravement et, je crois très véridiquement.

Madame du Cayla tressaillit d'aise à cette lecture. Elle y voyait la perte de deux hommes qu'elle redoutait presque également. Cependant elle fut assez habile pour faire quelques remarques au duc de Rovigo. Elle lui fit adoucir quelques phrases, retrancher quelques aveux puis l'encouragea à la publication sans toutefois la lui conseiller afin qu'il ne put l'accuser de l'y avoir poussé.

L'effet fut tel que prévu. Un tollé général s'éleva contre Rovigo ; tout le parti Talleyrand y excita ; et, le voyant à son comble le prince s'enveloppa dans sa dignité offensée et déclara qu'il ne reparaitrait pas aux Tuileries que son nom ne fut vengé de tant de calomnies. Personne ne soutint le duc de Rovigo ; le roi lui fit défendre de reparaitre. Monsieur et son fils déclaraient qu'ils le feraient mettre à la porte s'il se présentait chez eux. Toutes les réclamations qu'il faisait pour ses dotations furent mises à néant.

Madame du Cayla....soit qu'elle craignit de s'attirer trop de haines à la fois, soit qu'elle n'eut pas le moyen de réussir de ce côté, monsieur de Talleyrand eut tous les honneurs de cette affaire. Le roi lui fit dire « qu'il pouvait revenir aux Tuileries sans craindre de mauvaises rencontres » en conséquence, il fit sa rentrée le dimanche à la messe en plein triomphe.

C'était un moment où il était le plus en évidence. Sa charge de grand chambellan le plaçait immédiatement derrière le roi. Il s'y tenait debout, la main appuyée sur le fauteuil, hors le moment de l'élévation où il s'agenouillait assez adroitement malgré sa jambe estropiée, et il ne lui plaisait pas qu'on chercha à l'aider. Son maintien pendant les offices était inimitable. L'impassibilité de sa physionomie l'y suivait, et personne ne pouvait l'accuser d'y porter ni distraction mondaine, ni cagoterie hypocrite.

Un homme moins habile que monsieur de Talleyrand aurait été abîmé par les révélations contenues dans le mémoire du duc de Rovigo, d'autant plus que bien des personnes vivantes pouvaient justifier de leur exactitude. Mais il comprit tout de suite, que le coup venait d'un homme qui n'était pas situé de façon à pouvoir l'asséner vigoureusement, et il se plaça si haut que ce fut le Rovigo qui manqua son atteinte et en fut renversé.

Il y a peu de circonstances où monsieur de Talleyrand ait mieux jugé sa position aussi bien que celle de son adversaire et se soit conduit avec plus d'habileté. Le succès fut si complet que, depuis ce temps, les attaques se sont émoussées. Monsieur de Talleyrand est sorti très épuré de ce creuset aux yeux des contemporains et l'histoire devra se charger de lui rendre la part qu'il a jouée dans la triste tragédie des fossés de Vincennes...

*Septième partie Chapitre IX pp 105-106-107*

### **Monsieur de Talleyrand est insulté et frappé par Maubreuil**

Le 21 janvier 1827, le général Pozzo et le duc de Raguse arrivèrent chez moi de très bonne heure. J'avais quelques commensaux à dîner, à peine le dernier fut-il sorti que l'ambassadeur, regardant le maréchal, lui dit « Hé bien ». Celui-ci cacha sa figure dans ses deux mains en répondant : « J'en suis encore horrifié. »

On comprend que ce début excita notre curiosité. Ils nous racontèrent qu'en sortant de la cérémonie expiatoire de Saint-Denis le maréchal qui suivait à quelques pas le prince de Talleyrand par une sortie privilégiée avait vu un homme s'avancer sur lui, lui adresser quelques injures et simultanément lui appliquer sur la joue un coup si violent qu'il était tombé comme une masse. Le maréchal avait appelé la garde et fait arrêter l'homme qui se trouva être ce misérable Maubreuil, pendant que lui s'occupait à ramasser monsieur de Talleyrand presque évanoui. Il aida à le transporter dans une salle d'attente où se trouvait Pozzo, et c'est de ce spectacle que l'un et l'autre avaient besoin de s'entretenir.

Ils avaient craint un moment que le prince n'expira dans leurs bras, tant il était suffoqué. Pozzo faisait une peinture, à sa façon pittoresque, de ce vieillard lui apparaissant dans ce grand désordre de vêtement, pâle, échevelé, les esprits égarés, venant achever une carrière si traversée de grandeur et de souillures sous la flétrissure de la main d'un hideux maniaque, dans le temple du Dieu qu'il avait abjuré, à l'heure consacrée au Roi qu'il avait trahi. Il y avait là une sorte de rétribution qui frappait l'imagination. Au reste monsieur de Talleyrand fut-il revenu à lui-même qu'il senti le parti que la malveillance s'efforcerait de tirer de cette cruelle scène.

Avant de venir chez moi, ces messieurs s'étaient arrêté à sa porte, ils l'avaient trouvée, contre leur attente, toute grande ouverte. Le prince, entouré de monde, était couché sur un fauteuil dans son cabinet fort assombri et le front couvert d'un bandeau. Il racontait que Maubreuil avait voulu l'assassiner, qu'il l'avait frappé sur le haut de la tête et lui avait fait une plaie qu'il avait fallu panser. Avec son imperturbabilité accoutumée, il fit ce récit d'aplomb devant les témoins de la scène : « il m'a assommé comme un bœuf » répétait-il à chaque instant en avançant son poing fermé et le plaçant à hauteur du front ; du reste de la figure, il n'en était pas question, quoique, à Saint Denis, ses lèvres seules furent seules saignantes.

Les témoins oculaires de la scène comprirent que le prince aimait mieux avoir été assommé que frappé, et que le coup de poing lui répugnait moins que le coup de paume. Ils le secondèrent dans cette innocente supercherie qui cependant fut presque généralement soupçonnée. Toutefois, il y a une espèce de pudeur publique qui protège, jusqu'à un certain point, les hommes qui ont joué un grand rôle et personne ne se sentait le courage de donner à l'acte de Maubreuil son véritable nom.

Monsieur de Talleyrand fut bien longtemps à se remettre de cette atteinte dont le gentilhomme, qu'il n'a jamais pu dépouiller, avait souffert jusque dans la moelle des os. Il affecta de recevoir tous ceux qui allient chez lui. Dès qu'il fut présentable, il retourna à la cour, un grand morceau de taffetas d'Angleterre sur le front, et répétant à toute occasion : « il m'a assommé comme un bœuf. » Mais dès qu'il le put sans avoir l'air de fuir, il quitta Paris et passa presque toutes les années suivantes à la campagne chez madame de Dino. Il craignait aussi de retrouver Maubreuil sur son chemin. Celui-ci avait été condamné à quelques mois de détention ; mais il annonçait le projet de renouveler son délit qu'il qualifiait de l'expression catégorique, dès qu'il serait libéré. Je n'en ai plus entendu parler. Probablement monsieur de Talleyrand aurait acheté son éloignement à prix d'argent.

*Septième partie Chapitre XVI pp 160-161-162*

### **Malaise de monsieur de Talleyrand**

J'ai raconté au long l'insulte faite au prince de Talleyrand par un misérable nommé Maubreuil le 21 janvier 1827, à la sortie de l'église de Saint Denis, la conduite qu'il tint dans cette conjoncture et l'empressement qu'il mit à quitter Paris, dès qu'il put s'en éloigner sans avoir l'air de fuir. Toutefois, il y revint dans le courant de l'automne.

Ce fut alors que jouant un soir au whist chez la princesse Tyszkiewicz, il demanda au docteur Koreffe qui se trouvait présent de lui tâter le pouls, : il se croyait un peu de fièvre ; le docteur lui en trouva une violente et l'engagea à se retirer .

Monsieur de Talleyrand n'en continua pas moins sa partie et ne rentra chez lui qu'à l'heure accoutumée. Dans tout le cours de son existence, sa vigueur physique lui a permis de déployer sa force morale.

Koreffe quoiqu'il ne fut pas son médecin prit la précaution assez bizarre d'aller à l'hôtel de Talleyrand, de faire appeler le valet de chambre du prince et de lui recommander la plus scrupuleuse surveillance pendant cette nuit qu'il jugeait être très critique, en l'engageant à faire prévenir le médecin ordinaire, Bourdois.

Monsieur de Talleyrand rentra, fut comme de coutume fort longtemps à se déshabiller, se coucha sans se plaindre. Le valet de chambre commençait à douter de la science de Koreffe mais très attaché à son maître, il préféra exagérer les précautions.

Au lieu de sortir de la chambre selon son usage, il s'établi sur un fauteuil derrière le lit. Deux heures après, il entendit un espèce de râle suffoqué, il s'élança auprès du prince, sonna toutes les sonnettes. Bourdois, déjà averti, arriva fort promptement et trouva monsieur de Talleyrand agonisant.

Les secours les plus énergiques de la médecine le rendirent à la vie. Il est à peu près sûr qu'il le doit à la perspicacité de Koreffe et au dévouement de son valet de chambre. Quoiqu'il en soit cet avertissement ne fut pas perdu, et c'est de cette époque que l'on peut dater l'anxiété qui saisit monsieur de Talleyrand au sujet de ses funérailles et qui ne l'a plus quitté.

Il fit bon marché de cette aventure, reçut tout Paris dès le surlendemain. Mais à peine en état de supporter le voyage, il partit. Je tiens d'une personne qui le mit en voiture dans cette conjecture qu'il lui dit « venez me voir à la campagne car je quitte Paris pour n'y plus revenir ».

Monsieur de Talleyrand avait trop- de force d'âme et de retenue de parole pour exprimer par là un pressentiment ; c'était une volonté qu'il notifiait.

Il se rendit à Rochecotte, chez madame de Dino.....

*Fragments, huitième partie Mort de monsieur de Talleyrand en 1838 pp 257 258*

### **L'éloge de monsieur Reinhard**

.....Ceci se passait le 10 mars. Le même jour, monsieur de Talleyrand prononçait à l'Académie l'éloge de monsieur Reinhard.

Il était fort occupé de cette journée de représentation. Il la regardait évidemment comme son adieu au public. Selon l'usage, il avait fait faire son discours.

Monsieur de Talleyrand n'a jamais rien écrit lui-même, mais il se faisait donner par plusieurs personnes, qu'il employait à cette effet, divers projets qu'il ajustait entre eux, biffait, changeait jusqu'à ce qu'il leur eut donné son cachet. Il travailla assez assidûment à arranger ce petit discours et en fit les lectures à ses intimes.

On était effrayé dans son intérieur, de la fatigue que lui préparait cette séance solennelle et après avoir employé tous les moyens de l'en dissuader, on eut recours à Cruveilhier, son médecin, qui alla jusqu'à lui dire qu'il ne répondait des suites.

« Et qui vous demande d'en répondre ? » reprit monsieur de Talleyrand, avec sa parole lente et flegmatique.

L'éloge, quoique assez médiocre, eut un très grand et très sincère succès. La grâce avec laquelle il fut prononcé, le talent merveilleux de monsieur de Talleyrand pour imposer produisirent un enthousiasme dont les auditeurs furent eux-mêmes étonnés, Lorsqu'ils lurent l'œuvre imprimée. Monsieur de Talleyrand en fut enivré. Lui même comparait sa joie à celle qu'il avait ressentie du succès d'une thèse en Sorbonne. Hélas, c'était la première et la dernière palme ! Mais à toutes les époques de la vie, le cœur de l'homme est également ouvert à la vanité...

*Fragments, huitième partie Mort de monsieur de Talleyrand en 1838 pp 271-272*

### **Chute de monsieur de Talleyrand**

A son retour à Paris, monsieur de Talleyrand avait été beaucoup dans le monde ; il avait dîné chez le roi, chez les ministres, chez les ambassadeurs, partout où on l'avait convié. En sortant de table, chez l'ambassadeur d'Angleterre, ses deux jambes fléchirent et il tomba la face contre terre ; il fallut le relever à force de bras. Sa première parole, après quelques secondes d'étourdissement fut « que m'est-il arrivé »

On lui expliqua, ce qui n'était pas vrai, que ses pieds s'étaient embarrassés dans un tapis. Il rentra dans le salon et s'y montra aussi libre d'esprit et aussi dégagé que de coutume, jusqu'à l'heure où il avait demandé ses chevaux.

Alors, il appela son petit neveu, le duc de Valençay pour se faire emmener par lui, gagna l'antichambre sans témoigner aucune souffrance mais à peine en voiture se laissa aller aux gémissements les plus douloureux. On eut beaucoup de peine à le rapporter dans son appartement, et il passa quelques jours dans un état cruel.

Cet accident avait mis un terme à ses sorties ; mais il reprit promptement l'habitude d'avoir du monde chez lui et de donner de grands dîners dont il faisait les honneurs avec cette grâce dont la tradition se perd tous les jours.

Ce n'est ni le luxe ni la magnificence de l'entourage qui constate le haut rang. C'est une certaine élégance dans les formes, des manières calmes, aisées, naturellement nobles qui mettent chacun à sa place en restant toujours à la sienne et composent le savoir-vivre. Monsieur y excellait. ....

*Fragments, huitième partie Mort de monsieur de Talleyrand en 1838 pp 272-273*